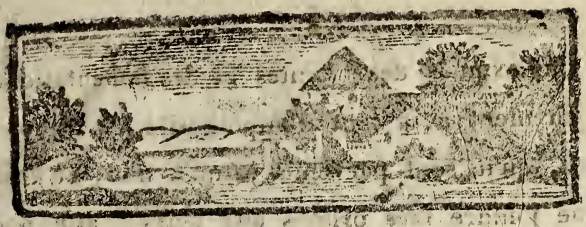
Cote F.R.C. 69



L'ABUS
DES
SOCIÉTÉS POPULAIRES.

O! vous, représentans, dont la conduite présente prouve assez votre sincère attachement à la chose publique ; vous qui venez de donner des témoignages si grands de votre dévouement à la liberté, et qui nous faites espérer le prochain retour d'une république impérisable ; vous ne sauriez prêter une oreille trop attentive aux malheurs que chacun croit appercevoir.

Je veux donc, citoyens législateurs, vous dens

M+W 190

uer une exquise des craintes et des lamentations qui circulent avec tant d'impétuosité et d'abondance, qu'ils sont parvenus jusqu'à moi, et j'ose même joindre mes prières aux leurs, afin que vous préserviez la république des maux que chacun croit la voir environnée.

En me promenant aux Tuileries, je m'approchai des groupes qui se forment assez ordinairement au bout de ce jardin; c'est-là que chacun débitait à haute voix son opinion. Le premier que j'entendis rapportait un passage du Journal des Séances du Corps législatif, sur la chaleur avec laquelle Rewbel avait défendu son beau-frère Rapinat [justement nommé]; et tout courroucé de cette audace, il s'étonnait de la tranquillité dont jouissait cet homme qui s'était rendu célèbre par ces vols et dilapidations, et qui à l'aide de ces absurdes friponneries, avait, à lui seul, acheté une partie de l'Alsace, sans compter nombre de domaines aux environs de Paris. Maintenant, s'écria-t-il, non content de son manque de probité, il prend encore, avec tout l'affreux courage qu'un homme de sa trempe est susceptible, la défense de gens

qui, comme lui, sont voués à l'exécration publique et à la plus ignominieuse réputation.

Puisse la reconnaissance nationale, pour leurs grands sacrifices à la liberté, livrer ces êtres ignobles à la justice des tribunaux.

Un autre parlait de la liberté de la presse : Oui, disait celui-ci, je ne suis pas fâché de voir démasqué par cette liberté d'écrire, une foule de b.... c'est-à-dire, de nouveaux enrichis qui se joue de la misère générale, étant toujours dans l'abondance. Oui, dit-il, avec emportement, j'en connais plusieurs qui autrefois était laquais, et qui à présent sont parvenus, par l'esprit d'intrigues si exercé depuis le commencement de la révolution, à être fournisseurs, et s'enrichirent dans cet excellent métier. Se sont ceux-là aussi, qui en vous rencontrant affecte de vous reconnaître, et qui par un excès de bienveillance, veulent bien accorder l'honnorable titre de MON CHER, à tel qui jadis était leur maître. Alors arrêtant, avec attendrissement, ses yeux sur un jeune homme qui etait privé de ces deux bras, et à son habit il reconnu pour invalide. Tenez, dit-il, n'est-il pas affreux de

voir ce brave homme, qui ne doit pas plus à la patrie qu'un autre, être ainsi mutilé, tandis que l'on voit à Paris, une foule de jeunes gens, petits maîtres, que leur honneur et leur devoir appellent aux armées, afficher un luxe déhonté qui outrage la pénurie et la misére où est plongé l'honnête homme.

Il en était là, lorsqu'une voix plus forte vint frapper mes oreilles, ce qui fit que je prêtais attention à ses exclamations : Grand dieu ! disait-il avec force, que de nouveaux maux ne se prépare-t-il pas pour la république, si l'on n'y fait attention.

Prenez garde aux sociétés populaires, disait-il : Hélas ! combien d'intrigans n'en sont-ils pas sortis ? Que de gens dont la conduite fait frémir l'humanité en était les pillers principaux? Oui, se sont des sociétés populaires que sont sortis les infâmes comités révolntionnaires et presque tous les féroces agens de Robespierre, qui ont si long-tems versés le sang des citoyens; et on cherche à les rétablirent ; elles qui ont tant de fois donné à la malveillance la cruelle perspective de réussir dans leurs terribles projets ; elles qui ont portées à des places

éminentes des hommes, que tout s'opposait à ce qu'ils les occupâssent, et qui, par conséquent, étaient indignes de la confiance qu'on vou ait bien leur accorder.

Ah ! législateurs, prenez-y garde ; en voulant faire le bien peut-être vous abusez-vous. Faut-il que sans cesse exposé à de nouvelles épreuves ; faut-il, dis-je, que la république soit toujours en proie à de nouveaux dau gers. Ah ! considéréz bien cette épreuve qui pourrais nous devenir funeste, et rendez au peuple ce qui lui est indispensable qu'il obtienne de votre courage et de votre énergie.

Et je m'écriai, comme lui, rendez au commerce la confiance qui lui est nécessaire, qu'un directoire atroce et qu'une terreur sourde à pu lui ôter. Rendez la tranquillité au sein des familles injustement embastillées, et vous verrez de nouveau ce peuple généreux redevénir votre soutien et votre ami.

Oui, législateurs, rappelez-les à leurr devoirs, ils sont prêts à vous occuper ; faites-les ressouvenirs du serment qu'ils firent tout avec tant de plai-

sir, de défendre leur patrie et de mourir républicains, plutôt que d'avoir la honte de retomber entre des mains tyranniques qui leurs feraient subir les plus cruelles tourmens. Quoique des têtes soient assez simples, et j'ose dire même assez exaltées, pour se les représenter sous de si belles couleurs.

Mais non, les français n'écoutent point ses têtes crédules; ils veulent la république, et ils sont prêts à la défendre; ils sont prêts à montrer à l'ennemi que ses efforts sont inutiles, que ses victoires sont des chimères, et que le moindre de ses mouvemens peut l'anéantir pour jamais.

Oh! oui: C'est envain que journellement les royalistes cherche à semer la mésintelligence par des discours diffamatoires; c'est vainement, dis-je, qu'ils chercheront à éloigner, de la jeunesse française, l'enthousiasme et le zèle qu'elle à toujours montrés dans toutes les actions d'une révolution qu'elle a elle-même protégée.

La croit-on assez peu digne du nom français pour souffrir qu'on rétablisse en un instant ce que depuis dix ans elle à abattue avec tant de force et de courage, la croit-on assez perfide pour refuter

des sermens qu'elle a tant de fois répétés. Oh ! non non, le français est constant, il a voulu la république, il en a cimenté les bases d'une manière inébranlable, et elle existera en dépit de ceux qui ont voulu la perdre.

Oui, braves jeunes gens, c'est inutilement que la malveillance cherche à vous aigrir et à vous alarmer; en en vous représentant que des sujets de craintes, en vous faisant appercevoir que les défaites que nous avons essuyées, enfin, en ne vous montrant que des monstres, cachés sous des figures humaines, en ne vous montrant que des généraux traîtres, que des directeurs et législateurs perfides, que des ministres fripons, que des agens infidèles, qui, non contens de s'être enrichis de nos dépouilles, cherchaient encore à noircir notre conduite irréprochable aux yeux des peuples auprès desquels ils étaient envoyés.

Mais ils ne vous parlent jamais que de nos triomphes, que nous ne devons qu'à la vaillance française et aux vainqueurs de l'Italie, de Naples, et à plusieurs autres généraux qu'on avait eu soin d'éloigner de nos armées. Oh non ! ceux-là sont ignorés pour eux; mais ils ignorent sûrement aussi, que quoique les unes fussent envoyées dans des pays lointains; que quoique les au-

589.

tres aient été disgraciés par un directoire despotique ; que les uns peuvent être rappellés, que l'on peut rendre aux autres ce qui leur a été si injustement arrachés.

Braves Français, éloignés de vous tous ces êtres indignes de votre confiance, et ne vous livrés qu'à des espérances flatteuses. Eh ! en pourriez-vous concevoir d'autres en défendant une cause aussi juste que celle de la liberté. Alors reprenez de la vigueur, armez-vous du courage héroïque qui vous distingue depuis le commencement de cette terrible guerre : levez-vous seulement, et vous les anéantirez ces ennemis qu'on vous fait tant redouter ; et vous verrez de nouveau la victoire redevenir notre partage, et notre bonheur devenir certain.

L. G.

De l'imprimerie de Gauret, rue dantin, n°. 27.